



Martine Frank/Magnum-Gallimard

Alain Finkelkraut. Défaite de la pensée et recul de l'auteur.

nom de la multiplicité des causalités particulières, toute communauté de nature ou de culture entre les hommes». On aura saisi le propos de Finkelkraut. La critique de l'ethnocentrisme a poussé le bouchon un peu loin et, forme de racisme «soft», a fini par «centrer tout individu sur son ethnie» puis, en ne parlant plus que de cultures au pluriel, a interdit «aux hommes

d'époque diverses ou de civilisations éloignées la possibilité de communiquer autour de significations pensables et de valeurs qui s'exhausseraient du périmètre où elles ont surgi».

Le livre d'Alain Finkelkraut ne s'achève pas sur ce discutabile «constat». Dans les deux volets qui suivent, Finkelkraut épingle d'une part le «jeunisme» (il acquiesce à ce que disait

déjà Fellini : «Quelle espèce de maléfice a pu frapper notre génération pour que, soudainement, on ait commencé à regarder les jeunes comme les messagers de je ne sais quelle vérité absolue...») et, d'autre part, dénonce le «confusionnalisme» (post-moderne, of course) qui «valorise aussi bien Shakespeare et Musil que la paire de boîtes sabbines et le cheval de course gérald», et, Disney-

non n'est pas nouvelle et si elle reçoit, parce que le «tout se vaut» aboutit à ce que nous appelons ailleurs l'«hémorragie du comprendre», l'adhésion de tous ceux qui, presque «Par méter», tiennent naturellement aux effets de savoir et non aux effets de manche.

Ce qui fait davantage problème, c'est la place de ces derniers «châtrés» — qui eussent pu faire l'objet de simples articles, dans la mesure où Finkelkraut ne propose aucune analyse conceptuelle, n'indique aucune possibilité de «travail» sur les thèmes qu'il évoque, ne montre aucune voie qui ferait sortir de la situation qu'il décrit — dans l'économie générale du livre. Si l'on suit sa «progression», on doit bien admettre que la dissolution de la culture dans le «tout culturel» et le «tout se vaut» serait un... effet pervers des réflexions sur la «nation», sur le *Volkgeist*, de Herder, des recherches ethnologiques et de l'orientation des sciences humaines. Ce qui devrait pour le moins étonner les chercheurs d'autres pays, dans lesquels «tout ne se vaut pas» bien que les sciences humaines aient suivi la même orientation, ou dans lesquelles «tout se vaut» bien que les dites sciences humaines n'y soient pas développées ou aient subi un autre «pli».

Il vaut donc mieux, tout en ne négligeant pas l'avertissement de Finkelkraut — car le danger de «disneylandisation» est réel — retenir et discuter sa thèse même, à savoir que le «respect» des identités culturelles et des «différences» a fini par empêcher «toute communauté de nature ou de culture» entre les hommes. Et là encore, les motifs d'étonnement sont nombreux. Finkelkraut veut-il que l'on reprenne — la question est toujours au très très ancienne idée d'une «nature humaine» transcendante aux hommes réels, dont la définition exige tôt ou

«culture» mais, ou au contraire, m'enrichir de la culture de l'autre et retrouver, derrière les particularismes culturels, quelques traits qui relèvent de l'universalité humaine de *condition*.

Ce qui étonne, en outre, chez Finkelkraut, c'est que celui-ci se soucie des effets idéologiques possibles de certaines théories, par exemple ethnologiques, sans jamais se préoccuper de la question de la vérité (ou de la vérification, ou de la non-référabilité). Est-il oui ou non vrai, vérifiable, qu'existe une «indépassable pluralité des cultures»? Et serait-ce mieux communiquer que d'ignorer les particularismes culturels? Connaître l'autre, est-ce rechercher les ressemblances ou repertorier les différences?

«La sarabande des cultures imombrables et équivalentes, chacune se justifiant dans son propre contexte, crée un monde, certes, désoccidentalisé, mais aussi un monde désorienté», a écrit Emmanuel Lévinas dans *Humanisme de l'autre homme*. Pour «réorienter» ce monde, trouver la signification, il faut revenir à ce qui est «avant» l'histoire et «avant» la culture, c'est-à-dire à l'Éthique. Dans la *Sagesse de l'amour*, sur les traces de Lévinas, Alain Finkelkraut avait semble esquisser ce chemin. Dans *la Défaite de la pensée* — un essai dans lequel, pour les besoins de la cause, et quitte à ajouter au confusionnalisme qu'il dénonce, se trouvent cités péte-mêle Heidegger, Philippe Gildas, Condorcet, Guy Searpeta, Hannah Arendt, Paul Yonnet, Renan et André Berroff — Finkelkraut enchaine réflexions historiques, sociologiques, philosophiques, idéologiques, politiques, «culturelles», croyant ainsi se faire le météorologue de nos temps incertains, alors qu'on pouvait l'attendre dans l'espace de la morale. Ce n'est pas une défaite, c'est un recul.

Robert MAGGIORI

Alain Finkelkraut, *la Défaite de la pensée*, Gallimard, 165 p., 72 francs.